

Hope — Canada [Québec] 2011, 11 minutes

Élie Castiel

Number 276, January–February 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65763ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2012). Review of [*Hope* — Canada [Québec] 2011, 11 minutes]. *Séquences*, (276), 26–26.



Ça prend des couilles

À Montréal, près d'un immeuble emblématique de cette ville, un jeune homme, assis dans une salle d'attente, apprend que le docteur le verra bientôt. Resté seul, à la suite du départ de son frère Louis qui l'accompagnait, Marc entend, par le biais des haut-parleurs de l'interphone, une voix masculine plus grave. Un dialogue s'instaure entre ces deux voix. Incarnation du doute du patient concernant son état avant la rencontre avec le médecin, la voix intérieure, extériorisée dans ces haut-parleurs, remet en cause le projet de Marc de changer de sexe, donc de perdre ses couilles. Marc, quant à lui, répond en évoquant son absence à des moments critiques de son existence. Un montage vif, aux scènes courtes, souligne les désagréments possibles



Hope

Après l'esthétique et sensuel *Danse macabre*, Pedro Pires poursuit sa démarche intellectuellement et artistiquement hétéroclite avec *Hope*, une autre aventure du regard. D'une certaine façon, ce deuxième court métrage est un rêve, une illusion, une idée féconde de l'esprit, quelque chose qui se rapproche de l'âme et de la conscience plutôt que du concret. Des moments aussi banals que la présence de quelques hommes dans un salon de barbier se transforment en quelque chose de surréaliste et de transcendant. Un gros plan sur la nuque d'un personnage en dit long sur sa signification. Un regard inquiet stimule notre pensée. L'image de corps gisant sur une tranchée dévastée secoue notre sensibilité. Car Pires

suite à cette opération de réattribution sexuelle. Les réponses de Marc font également apparaître des *flashes-back* plus longs sur les désirs de sa mère, Marie, d'avoir une fille et des actes qu'elle fit lors de sa grossesse.

Ce dédoublement auditif se transforme progressivement dans un dédoublement visuel inscrit dans la temporalité que l'on retrouve dans plusieurs films d'horreur où le rêve devient une terrible réalité. La juste mise en scène de Benoit Lach montre bien les scories d'une évaluation incomplète avant cette opération exceptionnelle. La caméra de Martin Laporte, en des tons lumineux, apporte une qualité chirurgicale à cette entreprise où les effets spéciaux sont judicieusement placés. Le courage, tel que le décrit Marc dans ses discussions avec son autre soi-même, n'est-il qu'une affaire de couilles? Bien entendu que non, le courage n'est pas l'apanage des mâles, comme le démontrent de nombreux épisodes de la vie courante. D'ailleurs, Marc a assez de vaillance pour entreprendre volontairement cette traversée du miroir qui est aussi un des objets du dernier film de Pedro Almodóvar. Nicolas Canuel incarne avec profondeur la voix du doute refoulé et qui ressort à un moment inopportun. Dans le rôle de Marc, Martin Portelance prend élégamment des risques avec son image corporelle.

Luc Chaput

■ Canada [Québec] 2010 — **Durée:** 15 minutes — **Réal.:** Benoit Lach — **Scén.:** Benoit Lach — **Images:** Martin Laporte — **Mont.:** Sébastien Delporte — **Mus.:** Antoinette Binette Mercier — **Int.:** Antoine Portelance, Nicolas Canuel, Tammy Verge (Marie), Sébastien Leblanc, Marc Denoncourt — **Dist.:** Blachfilms.

est avant tout un *raconteur d'images* et un manipulateur du son. Entre ces deux éléments filmiques, une connivence, un rapport secret, un lien indissociable qui permet l'éclosion d'une forme particulière de cinéma, offrant de nouvelles perspectives narratives qui se dissocient totalement des codes traditionnels.

Il est question d'un combattant, un général qui agonise sur le champ de bataille. Dans ce désordre physique, la conscience est encore claire, spontanée. Elle ne cesse de happer le souvenir en le réinventant, en le substituant aux multiples manifestations de la réalité. C'est sur la guerre, sur sa violence, sa destruction, sa cruauté et son indifférence que s'exprime Pires. Et soudain le chaos, la destruction. Aucune explication à cette décomposition du corps et de l'esprit. C'est la caméra, le cadrage, le mouvement, la musique et le son qui se chargent de donner un sens à ce déséquilibre. Pires compose cet arsenal cinématographique avec une audace inouïe et une sensibilité à fleur de peau, inventant ses propres images comme dans le cinéma des premiers temps. Pour finalement jeter quelques clins d'œil sentis à des cinéastes clés, leur rendant un hommage révérencieux. Brillant disciple de Stanley Kubrick, de David Lynch et de Robert Lepage, avec qui il a déjà collaboré, notamment dans la conception visuelle de *Possible Worlds* (2000), Pires construit un cinéma de la dérision, du chaos, de la rédemption et, sans aucun doute, de l'espoir.

Élie Castiel

■ Canada [Québec] 2011 — **Durée:** 11 minutes — **Réal.:** Pedro Pires — **Scén.:** Pedro Pires, d'après la pièce de théâtre *Jimmy, créature de rêve* de Marie Brassard — **Images:** Pedro Pires — **Mont.:** Aube Foglia, Pedro Pires — **Mus.:** Robert M. Lepage — **Int.:** Bill Croft, Lucas Silveira, Vincent d'Arbouze, Catherine Lipscombe — **Dist.:** PHI Films.